Document generated on 04/28/2024 4:11 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Ces cultures qui clignotent

La distance habitée, de François Paré, Le Nordir, « Roger-Bernard », 277 p.

Frédérique Bernier

Number 195, March–April 2004

Fidélité à plus d'un : Derrida, Celan, Brenner, Cixous, Blanchot

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19458ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bernier, F. (2004). Ces cultures qui clignotent / *La distance habitée*, de François Paré, Le Nordir, « Roger-Bernard », 277 p. *Spirale*, (195), 32–33.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CES CULTURES QUI CLIGNOTENT

LA DISTANCE HABITÉE de François Paré
Le Nordir, « Roger-Bernard », 277 p.

Depuis plus de dix ans, François Paré demeure remarquablement fidèle — de cette « *si difficile fidélité* », dont la Franco-Manitobaine Gabrielle Roy a dit toute l'exigence, qui lie aux dépossédés, aux marginaux —, s'attachant à recueillir les voix fragiles des cultures minoritaires avec une sensibilité rare, une tendresse inouïe qui teinte son écriture d'une inquiétude là même où il se voudrait confiant. La littérature franco-ontarienne occupe François Paré en tout premier lieu, mais aussi l'acadienne et plus largement toutes ces cultures créolisées et métissées de l'Amérique française en regard desquelles la québécoise semble curieusement si assurée, sans oublier les créations de sociétés africaines marquées au fer rouge du colonialisme et des déportations esclavagistes, les livres cubano-américains, corses, jamaïcains, les références à l'Islande ou à la Frise néerlandaise. Ces œuvres issues de cultures plus ou moins excentrées, dispersées et incertaines, l'essayiste paraît en effet se vouer à les faire entendre, exister et se rencontrer généreusement, par-delà les limites que leur assignent trop souvent les conditions exiguës de leur milieu d'émergence.

Si « *être Franco-Ontarien, c'est [...] savoir lire les signes de la disparition autour de soi* » tout en soutenant cette existence problématique en la projetant dans l'avenir et le lointain, en la maintenant, malgré tout, d'une parole qui est promesse, nul peut-être n'est plus lisiblement Franco-Ontarien que cet auteur né à « *Longueuil (Québec)* », comme le précise le quatrième de couverture, et depuis tout récemment directeur du Département d'études françaises de l'Université de Waterloo (Ontario), après avoir été professeur à l'Université de Guelph (Ontario). Le parcours géographique et institutionnel de François Paré illustre ainsi singulièrement les pérégrinations désirantes et les longues traversées dont sont parfois pétries les identités. En concordance, dirait-on, avec cette trajectoire erratique, le paradigme de l'exiguïté qui orientait le premier essai, *Les Littératures de l'exiguïté* (Le Nordir, 1992), consacré par le critique à ces « petites » littératures (minoritaires, insulaires, issues d'anciennes colonies ou de « petites nations »), s'efface dans le tout récent ouvrage au profit des figures de l'itinérance et de la diaspora — de cette image mouvante de la « distance habitée » qui dit également, me semble-t-il, cela qui est chaque fois en jeu dans le fait d'écrire —, comme si François Paré avait craint de confiner lui-même ces cultures à l'étouffement en les envisageant selon une perspective qui les aurait assignées, clouées, voire crucifiées (la figure sacrificielle hantant effectivement toujours le minoritaire) trop fixement à une origine.

Des tours, détours et détournements de la différence

« *À quelles mémoires métamorphiques les langues et les ensembles culturels appartiennent-ils pour qu'à chaque tournant de l'histoire leur stabilité nous échappe? Au jour le jour, pourtant — c'est de ce phénomène crucial que je voudrais rendre compte ici —, le sujet minoritaire ne vivra pas explicitement cette exclusion [de la mémoire], car il orientera sa vie selon des principes de mixité culturelle et linguistique qui traduiront son désir de vivre à la frontière instable de l'identité, frontière qui est la sienne propre entre deux cultures et deux langues. De là, il pourra disparaître et réapparaître à sa guise. De là, aussi, il pourra se perdre une fois pour toutes dans le tourbillonnement fascinant de la culture dominante et cesser d'assumer une marginalité qu'il s'est mis, un jour, à identifier à l'indigence totale de la communauté culturelle toute entière. Partout, en dépit du discours des élites politiques et culturelles, les sociétés minoritaires refusent tacitement d'adopter de façon claire des dispositions de résistance. Partout, ces sociétés gèrent du mieux qu'elles le peuvent les conditions de leur existence-charnière au périmètre des cultures dominantes.* » *La Distance habitée* voudrait donc envisager les minorités culturelles comme « *une interface dynamique et multiple* », lire la juxtaposition et les mécanismes d'ouverture, recenser les imaginaires composites nés de la disjonction, au lieu de n'entrevoir toujours que le face-à-face désespérant entre dominés et dominants.

François Paré se garde bien pour autant de transformer l'errance en parangon et d'idéaliser la fragmentation identitaire. Extrêmement attentif à la détresse du minoritaire, aux nouvelles formes de marginalisation, à l'occupation exclusive de la scène publique et symbolique, au contrôle subtilement exercé par les pouvoirs majoritaires sur la fabrication et la diffusion des images, l'auteur se méfie d'un certain pluralisme postmoderne dont l'apparente ouverture et la rêverie vaguement cosmopolite tendent à dénier les inégalités et servent finalement l'indifférenciation croissante et systématique des cultures mondialisées. Les programmes qui nourrissent la suspicion à l'égard des appartenances et des revendications collectives en entretenant à peu de frais l'illusion de la tolérance et de l'inclusion, comme c'est le cas du multiculturalisme canadien, relèvent d'ailleurs, selon François Paré, d'une dangereuse « *usurpation de la différence* » de la part des cultures majoritaires : « *De nos jours, dans les sociétés occidentales, les minorités ne sont plus guère condamnées à la disparition; ce qui menace leur survie, c'est justement l'affabilité mielleuse et calculée dont elles font l'objet dans les discours dominants* », souligne l'essayiste.

Loin d'être seulement le résultat des stratégies d'assimilation et d'appropriation plus ou moins retorses de la part des pouvoirs majoritaires, le désir d'accommoder les différences et de participer de plain-pied à la culture ambiante, voire de se fondre en elle, fait cependant aussi partie des aspirations légitimes du sujet minoritaire. Et ce n'est pas un des moindres mérites du livre de François Paré que de tenter de cerner au plus près l'ambiguïté, les retournements constants (de quel côté se trouve l'ouverture à l'autre lorsqu'on est soi-même traversé par la frontière?), les déchirements et doubles contraintes qui peuplent les désirs d'appartenances multiples, parfois contradictoires, des collectivités périphériques, sub- ou transnationales. Valorisant la conciliation et le compromis sur les plans linguistique et culturel, se méfiant de toute forme de revendication trop ferme qu'elle assimile elle-même au repli et à l'intolérance, néanmoins hantée par un sentiment d'inquiétante irréalité et par une angoisse lancinante de la disparition, la société franco-ontarienne telle que la comprend l'essayiste (à partir, notamment, des œuvres pour le moins équivoques de Lola Lemire Tostevin et de Daniel Poliquin) illustre jusqu'au vertige la complexité de ce qui est en jeu dans les notions d'identité, de culture et de communauté, peut-être plus actuelles que jamais dans le nouveau contexte mondialisé.

Espoir et tremblement

La « *distance habitée* » recouvre cet équilibre précaire, toujours à renégocier, entre mémoire et infidélité, entre « *communalité* » et étrangeté, solidarité et indifférence, cette profonde ambivalence à l'endroit d'une origine toujours perdue qu'il faut à la fois sauvegarder et déserter pour exister, et sans doute pourrait-on solliciter cette expression pour rendre largement compte de la réalité mouvante et hétérogène que l'on appelle culture, comme le laisse entendre le dialogue engagé par François Paré avec la pensée de Fernand Dumont. Le terme n'en demeure pas moins

singulièrement attaché à ce qui s'esquisse ici d'une « *conscience diasporale* », soit à la spatialité problématique, à l'interpénétration des codes symboliques, à la pluralité des allégeances et au tremblement identitaire qui caractérisent les communautés minoritaires. Déjà signalé dans *Théories de la fragilité* (le Nordir, 1994), ce « *vacillement* » entre résistance et intégration, cette présence intermittente, ce « *clignotement* » ontologique traverse cette fois l'ouvrage. Plus encore, il structure littéralement les quatorze chapitres qui composent *La Distance habitée*, chacun d'eux se faisant l'écho d'une espérance frottée de perplexité. Qu'il convoque l'imaginaire diglossique de Khatibi, l'inter-langue d'Assia Djebar, la « *marmaille* » du congolais Sony Labour Tansi; qu'il cite en exemple la figure du conteur dans les œuvres de Tahar Ben Jelloun, le labyrinthe des origines chez Hélène Dorion ou l'espace diasporal des poésies d'Andrée Lacelle et de France Daigle; qu'il envisage avec Joël Des Rosiers la possibilité de penser l'Acadie à l'image de l'archipel antillais et examine les notions de « *créolisation* », de « *transferts culturels* » et de « *culture du détour* » mises de l'avant par Édouard Glissant; qu'il commente le développement et les transformations récentes du théâtre franco-ontarien ou encore la réalité douteuse des communautés issues du virtuel, jamais cet enthousiasme de François Paré pour des formes inédites de l'arrangement identitaire n'arrive, me semble-t-il, à éclipser le malaise existentiel du minoritaire et la crainte de voir s'éteindre définitivement les différences garantes de la diversité et de la vivacité culturelle. Écartelé entre le partage et l'anéantissement, le mot même de « *compromis* », qui revient sans cesse sous la plume de Paré pour rendre compte de la mobilité et de la constante négociation identitaire qui caractérisent l'« *imaginaire diasporal* », dit bien à quel point la menace de dissolution constitue chaque fois l'envers de ces multiples « *logiques d'existence* ». C'est néanmoins sur l'évocation confiante de nouveaux espaces habitables, sur la possibilité lumineuse de métamorphoses viables que se referme ce livre. Le lecteur demeurera lui-même hanté par ce clignotement obsédant de l'enseigne identitaire. Intranquille, il voudra pourtant croire, avec leur patient observateur, aux épiphanies précaires qu'aménage le lointain.

FRÉDÉRIQUE BERNIER

UNE CONSOLATION QUI N'ATTEND RIEN

ÊTRE SANS DESTIN d'Imre Kertész
Traduit du hongrois par Natalia et Charles Zaremba, Actes Sud, 366 p.

KADDISH POUR L'ENFANT QUI NE NAÎTRA PAS d'Imre Kertész
Traduit du hongrois par Natalia et Charles Zaremba, Actes Sud, 157 p.

UN AUTRE, CHRONIQUE D'UNE MÉTAMORPHOSE d'Imre Kertész
Traduit du hongrois par Natalia et Charles Zaremba, Actes Sud, 150 p.

[...] Tu ne feras pas l'économie
de la traversée de la mort
— VALÈRE NOVARINA

Y AURAIT-IL une consolation qui ne soit *que* réelle, une consolation qui dise seulement, et uniquement, aux rescapés que nous sommes l'inviolabilité de l'être, la liberté de chacun? quand tout est témoignage, que le témoin relaye l'engagé, y a-t-il la place pour un autre engagement, celui de la survie et, partant, de l'écriture comme existence et comme refus d'assimilation de cette existence à sa survie? une littérature vécue comme chance, en somme, comme vie possible après le témoignage? « *There is no other consolation than a representation we believe to be true* » (Kertész). Dans la vie et l'œuvre d'Imre Kertész, dans sa vie *comme* œuvre, le témoin, au-delà de sa survie, continue à pouvoir et vouloir vivre en s'inscrivant dans la langue et dans les mots, la question d'un éventuel salut ou sauvetage par l'écriture restant son affaire « *outrancièrement individuelle* ». Né dans une famille juive de Budapest en 1929, Imre Kertész a connu la déportation en 1944 à l'âge de quinze ans. Libéré en 1945, il exerce d'abord le métier de journaliste. Depuis 1953, il se consacre à l'écriture et à la traduction. Écrivain de l'ombre pendant quarante ans, il a reçu en 2002 le prix Nobel de littérature.

Comme le rapporte Kertész dans son Discours de Stockholm, ce témoin comprend tout à coup qu'il n'existe qu'une seule réalité, et que cette réalité c'est lui, sa vie, ce cadeau fragile et d'une durée incertaine que des puissances étrangères et inconnues se sont appropriées, ont nationalisé, déterminé et scellé. Après avoir vu à l'œuvre la technique de l'horreur et compris comment on pouvait retourner la nature humaine contre la vie humaine, il reprend alors sa vie à ce monstrueux Moloch qu'est l'histoire, car elle n'appartient qu'à lui et il doit en disposer comme telle.

Un travail de sape

Dans les écrits de Kertész, jamais l'Holocauste n'apparaît au passé; il ne s'est rien passé depuis Auschwitz qui ait annulé Auschwitz, qui l'ait réfuté : « *il y a de l'Auschwitz depuis très longtemps, comme le sombre fruit qui mûrit dans les rayons étincelants d'innombrables humiliations, attendant de tomber sur la tête des gens* ». Le témoin comptabilise jour après jour ce qui meurt en lui. Il remonte obstinément aux sources de cette vie, la relève par son travail, l'engage. Il s'agit pour lui de creuser, de « *faire de sa plume une pelle* », la véritable nature de son travail n'étant fondamentalement rien d'autre que de continuer et de finir de creuser cette tombe que d'autres ont commencée pour lui. « *Nul ne témoigne pour le témoin* », écrit Celan. Alors que nous devenons muets à force de communiquer, Kertész nous invite à faire l'expérience profonde du caractère mensonger de toute consolation, c'est-à-dire de communiquer par et dans le déchirement. *Être sans destin*, *Kaddish pour un enfant qui ne naîtra pas*, *Un autre* disent avec force et nécessité cette épreuve plus réelle que tout réel, épreuve suffocante, impossible qui fait du témoignage ce récit *contraint*, au sens de Bataille, « *cette opération souveraine qui laisse subsister, comme un instant solidifié, ou comme une suite d'instants, la communication détachée* ».

« *L'instant solidifié* » qu'évoque Bataille représente peut-être, pour Kertész, cette forme d'être d'une survie qui ne survit pas, qui ne veut et vraisemblablement ne peut pas survivre, et qui malgré tout exige son dû, à savoir être formée comme un objet arrondi, durci, pour finalement subsister de cette façon. C'est, profondément ancré dans sa prose, l'unique espoir éthique qui, comme tel, est à la fois sa propre puissance et sa propre possibilité. Pour Kertész en effet, nulle expérience, si grande soit-elle, nulle sérénité, si parfaite soit-elle, nul discernement, si fort soit-il, ne nous empêcheront de tenter une dernière fois notre chance à condition de trouver le moyen pour le faire. Cette opération est fondée sur l'expérience du négatif — une mise à nu, un apprentissage par l'épreuve de l'écriture — et demeure la seule forme de consolation possible. Bien plus qu'une consolation, un souvenir ou une trace, il s'agit d'une raison de vivre, du mouvement processuel d'un désir